

LA DAME, OU LE TIGRE ?

Il y a longtemps, bien longtemps, vivait un roi à demi barbare, dont les idées, quoique relativement adoucies et civilisées par les progrès accomplis chez les peuples de race latine qu'il avait pour voisins, étaient encore larges, fraîches et indépendantes, ainsi qu'il convenait à sa nature à moitié sauvage. Il était rempli de caprices et comme son autorité était absolue il avait bientôt fait de ses fantaisies des lois. Aussitôt décidé à s'accorder quelque chose, il voulait voir la chose faite. Lorsque tout allait bien autour de lui, en politique comme en affaires domestiques, il était content, doux et heureux, mais au moindre écart, il était plus heureux encore car rien ne lui plaisait tant que l'occasion de remettre tout et chacun en ordre et à sa place.

Parmi les goûts qu'il avait pris des latins était celui d'une arène publique, dont il se servait pour éclairer et élever l'intelligence de ses sujets par le spectacle de la bravoure des hommes et des bêtes.

Mais en ceci, comme en toute chose, sa fantaisie barbare dirigeait tout. L'arène royale fut bâtie, non pas pour faire entendre au peuple les rapodies des gladiateurs mourants, non pas pour leur faire voir la conclusion inévitable des combats entre les opinions religieuses des uns et les mâchoires féroces des autres, mais pour un but bien plus noble, bien plus capable de développer l'esprit de ses sujets. Ce vaste amphithéâtre, avec ses galeries circulaires, ses voûtes mystérieuses et ses passages secrets, était l'agent d'une justice poétique ; le crime y était puni, la vertu récompensée, par les décrets d'un hasard impartial et incorruptible.

Quand un sujet était accusé d'un crime d'une importance suffisante pour que le monarque s'y intéressât, avis public était donné qu'à tel jour indiqué, le sort de l'accusé serait décidé dans l'arène du roi, arène qui était bien à lui, car s'il avait emprunté à d'autres son plan et sa forme, lui seul en avait inventé la destination, et roi absolu, dans toute la force du terme, il ne reconnaissait d'autre loi que son caprice, et s'il adoptait l'idée des autres c'était en la transformant d'après un idéal barbare.

Quand le peuple avait rempli les galeries et que le roi, entouré de sa cour, avait pris place sur le trône élevé pour lui sur un des côtés de l'arène, il faisait un signe, une porte s'ouvrait au-dessous de lui, sous la galerie, l'accusé en sortait et s'avancait dans l'amphithéâtre.

Vis-à-vis de lui, de l'autre côté de l'arène, il y avait deux portes : elles se touchaient et elles étaient absolument semblables. C'était le devoir et le privilège de l'accusé de se rendre près de ces portes et d'en ouvrir une. Il ouvrait celle qu'il voulait, il n'était ni guidé, ni influencé par quoi que ce soit, c'était ce hasard impartial et incorruptible qui décidait de son sort. S'il ouvrait l'une, il en sortait un tigre affamé, le plus féroce, le plus cruel que l'on avait pu trouver, qui se précipitait sur lui et le dévorait à l'instant, en punition de son crime. Aussitôt le sort du criminel ainsi fixé, les cloches de fer sonnaient le glas funèbre, des pleureurs à gages faisaient entendre des cris et des lamentations, l'audience se retirait, tous le cœur triste, la tête baissée et chacun retournait dans sa demeure plaignant le malheureux si jeune et si beau, ou si vieux et si respectable qui s'était attiré un si triste sort.

Mais si l'accusé ouvrait l'autre porte, il en sortait une dame, la mieux appropriée à son âge et à sa position que le roi avait fait choisir parmi les jolies femmes de son royaume et on le mariait immédiatement avec cette dame, en récompense de son innocence. Qu'il fut marié déjà et qu'il eut des enfants, ou que ses affections fussent engagées ailleurs, ces considérations secondaires ne dérangeaient pas le système du roi pour la récompense ou le châtiement. Dans un cas comme dans l'autre tout se terminait immédiatement et dans l'arène. Une autre porte s'ouvrait au-dessous du trône et il en sortait un prêtre, suivi de choristes et de jeunes filles jouant des airs joyeux sur des instruments en or et marchant en cadence. Alors de belles cloches de cuivre sonnaient un gai carillon, le peuple remplissait l'air de ses cris de joie, et l'homme proclamé innocent, précédé par des enfants qui semaient des fleurs sur son chemin, conduisait chez lui sa nouvelle épouse.

Telle était la manière dont ce roi à demi barbare administrait la justice. Rien de plus loyal. Le criminel ne pouvait pas savoir de quelle porte sortirait la dame ; il ouvrait celle qu'il lui plaisait, sans avoir la moindre idée de ce qui allait lui arriver, l'instant d'après il était mort ou marié.

Le tigre sortait quelquefois d'une porte, quelquefois de l'autre. Les décisions de ce tribunal étaient exécutées sans délai ; l'accusé, coupable, était puni de suite ; innocent, il était récompensé de même, qu'il le voulait ou non. On n'échappait pas au jugement de l'arène du roi.

Cette institution était très populaire. Lorsque le peuple se rassemblait ainsi, en un de ces grands jours, il ne savait jamais s'il serait témoin d'une exécution sanglante ou d'une nocce amusante. Cette incertitude donnait un intérêt extrêmement piquant à la représentation.

Ainsi le peuple s'amusait, il était content ; et ceux qui réfléchissaient sur ce plan, ne pouvaient y voir d'injustice—l'accusé ne se faisait-il pas son sort à lui-même ?

Or, ce roi avait une fille ; elle était jeune et belle et elle avait une nature aussi barbare, aussi fière et aussi impérieuse que son père. Il l'aimait par-dessus tout, elle lui était aussi chère que la prunelle de ses yeux. Et parmi les courtisans il y avait un jeune homme, doué de toutes les qualités imaginables, mais pauvre et d'humble origine, ainsi que le sont toujours les héros de romans, amoureux des princesses. La fille du roi était contente de son admirateur, car il était le plus beau et le plus brave du royaume, et elle l'aimait avec passion, avec toute l'ardeur de sa nature à demi barbare.

Cette belle affaire d'amour durait depuis plusieurs mois lorsqu'un jour elle parvint à la connaissance du roi. Il n'hésita pas, il connaissait son devoir. Le jeune homme fut immédiatement arrêté, mis en prison, et un jour fut fixé pour l'épreuve de l'arène du roi. Jamais pareil cas ne s'était encore présenté, jamais sujet n'avait osé parler d'amour à la princesse royale. Ces choses-là devenaient ordinaires dans la suite des temps, mais autrefois, on en était bien étonné.

Les cages où l'on gardait les tigres furent soigneusement visitées afin de choisir la bête la plus féroce et la plus indomptable ; des juges compétents cherchèrent parmi toutes les jeunes filles du royaume pour trouver celle qui conviendrait le mieux, comme fiancée, au jeune accusé, dans le cas où le hasard ne lui ménagerait pas une autre destinée. Tout le monde le savait coupable. C'était un fait avéré : il avait aimé la princesse, ni lui, ni elle, ni personne ne songeait à le nier ; mais ceci était comme non venu pour le roi, son système de justice devait avoir son cours, il y trouvait trop de plaisir et de satisfaction. D'une manière ou de l'autre, le sort du jeune homme devait être fixé, et c'était pour le roi un plaisir esthétique d'avoir à suivre les péripéties du procès qui devait décider si l'accusé avait eu tort ou raison d'aimer la princesse.

Le jour fixé était arrivé. De près et de loin, tout le peuple s'était rendu. Les grandes galeries étaient remplies, et elles étaient insuffisantes, la foule débordait, elle se pressait aux portes et le long des murs. Le roi et sa cour étaient à leur place, vis-à-vis les deux portes—si semblables—si terribles.

Tout était prêt, le signal est donné. Une porte s'ouvre au-dessous du trône, sous la galerie, et l'amoureux de la princesse entre dans l'arène. De belle taille et beau de visage, son apparition est saluée d'un murmure d'admiration et de pitié. La moitié de l'audience n'avait jamais soupçonnée l'existence de cet intéressant jeune homme. On comprenait l'amour de la princesse. Qu'il était triste de le voir là !

Après avoir fait quelques pas dans l'arène, il se retourna, comme c'était la coutume pour saluer le roi ; mais cette fois l'accusé ne songeait nullement au monarque. Ses yeux étaient fixés sur la princesse, assise à la droite de son père. Sa nature à demi barbare l'avait amenée là, une autre femme se fût abstenu, mais elle voulait voir ces événements si terribles et si intéressants pour elle. Depuis le moment où il avait été connu que son amoureux serait soumis à l'épreuve de l'arène, elle n'avait songé qu'à cela, jour et nuit. Ayant plus de pouvoir, d'influence et de force de caractère que qui que ce fût, elle avait réussi à savoir ce que personne n'avait jamais pu pénétrer—le secret des deux portes. Elle savait laquelle recélait le tigre, laquelle cachait la dame. Ces portes étaient revêtues à l'intérieur d'épaisses portières faites de peaux de bêtes, aucun son ne pouvait servir d'indice à la personne qui s'en approchait pour ouvrir l'une d'elles. Mais avec de l'or, et avec sa volonté de femme, la princesse en avait appris le secret.

Et non seulement où était la dame heureuse et rougissante, mais elle savait qui était la dame. C'était la plus jolie, la plus charmante des demoiselles de la cour, qui avait été choisie pour être la récompense du jeune homme s'il devait être déclaré innocent du crime dont on l'accusait, et la princesse la détestait. Souvent elle avait surpris, ou elle s'imaginait avoir surpris cette jeune fille regardant avec admiration son adorateur, et elle avait cru quelquefois que cette admiration était réciproque. Elle les avait vu parfois causer ensemble. Ce n'était qu'un entretien d'une minute, mais que de choses peuvent se dire en une minute ; ce n'était peut-être que sur des sujets bien banals, mais qui pouvaient l'assurer de cela. Cette demoiselle était charmante, mais elle avait osé lever les yeux sur le bien-aimé de la princesse, et celle-ci, avec la chaleur d'un sang barbare, qu'elle tenait d'une longue suite d'aïeux, haïssait la femme qui tremblait et rougissait d'émotion derrière la porte silencieuse.

Quand son amoureux se retournant la regarda, quand ses yeux rencontrèrent les siens, alors qu'elle était là, assise, pâle d'une pâleur qui surpassait encore celle de tous les autres visages anxieux, il vit, avec la perspicacité de ceux dont les deux cœurs ne font qu'un, il vit qu'elle savait le secret des deux portes. Il s'était attendu à cela. Il connaissait cette nature barbare, et il

savait qu'elle n'aurait pas pu vivre sans connaître ce que tout le monde ignorait, même le roi. La seule espérance de l'accusé avait été précisément celle-là : la princesse pourrait-elle découvrir le mystère—et du moment qu'il la regarda, il vit qu'elle avait réussi, ainsi qu'il s'y attendait.

Alors son regard, rapide et anxieux demanda : " Laquelle ? " Elle le comprit aussi bien que s'il l'eût questionnée à haute voix. Il n'y avait pas un instant à perdre. En moins d'une seconde il fallait comprendre et répondre.

Son bras droit reposait sur le bord capitonné de la galerie. Elle leva la main et fit un mouvement imperceptible vers la droite. Nul ne la vit que l'accusé. Tous les yeux étaient fixés sur lui.

Il se retourna, et, d'un pas ferme et rapide, il traversa l'arène. Tous les cœurs avaient cessé de battre, toutes les respirations étaient suspendues, tous les yeux étaient fixés sur cet homme. Sans la moindre hésitation il alla vers la porte à droite, et il l'ouvrit.

Maintenant, que sortit-il de cette porte ?

Le tigre, ou la dame ? Voilà le point intéressant de cette histoire ! Et plus on y réfléchit, plus la question est difficile à résoudre. C'est une étude du cœur humain, avec le dédale de ses passions.

Comment en sortir ?

Songez-y, vous lectrices, non pas comme si la décision avait dépendu de vous, mais comme dépendant de cette princesse à demi barbare et d'une nature si ardente, ayant le cœur torturé par le désespoir d'un côté, la jalousie de l'autre. Elle l'avait perdu, ce bien-aimé, mais une autre devait-elle l'avoir ?

Que de fois, dans ses veilles et dans ses rêves, n'avait-elle pas tressailli d'effroi et ne s'était-elle couverte la figure de ses deux mains, en s'imaginant voir son amoureux ouvrir la porte d'où s'élançait le tigre furieux !

Mais que de fois aussi ne l'avait-elle pas vu ouvrant l'autre porte ! N'avait-elle pas grincé des dents, ne s'était-elle pas arraché les cheveux, en croyant entendre son cri de bonheur en apercevant la dame. Quelle agonie pour son cœur quand elle se figurait le voir se précipiter vers cette femme qui s'avançait heureuse et triomphante au-devant de lui, et lui tout entier au bonheur de renaître à la vie, oubliant la princesse et son amour.

Elle entendait les cris joyeux de la multitude et le gai carillon des cloches ; elle voyait le prêtre s'avancer avec sa joyeuse suite, et là, devant ses yeux, les faire mari et femme : elle les voyait s'éloigner sur le chemin jonché de fleurs, suivis d'une foule comme lui au comble du bonheur, et la laissant seule à son désespoir !

Ne valait-il pas mieux qu'il mourut à l'instant, et qu'il allât l'attendre dans les régions de la félicité future ?

Et cependant, cet horrible tigre, ces cris d'angoisse, et tout ce sang !

La réponse avait été prompte, mais elle n'avait été décidée qu'après des jours et des nuits d'incertitudes terribles. Elle savait qu'il le lui demanderait, elle avait décidé ce qu'elle répondrait, et sans hésiter elle avait indiqué la porte droite.

La question de connaître sa décision est une question grave, et je n'ai pas la prétention de décider cela. Je vous laisse ce soin, lecteurs et lectrices. Dites, qu'en pensez-vous ? Qui sortit de la porte ouverte par l'amoureux, par le bien-aimé de la princesse barbare et sur un signe de celle-ci—la dame, ou le tigre ?

CHOSSES ET AUTRES

Le parlement fédéral se réunira le 8 février prochain.

La législature de la Nouvelle-Ecosse est convoquée pour le 8 février pour la dépêche des affaires.

La législature du Nouveau-Brunswick se réunit le 23 janvier.

La *Gazette officielle* de vendredi annonce la convocation des Chambres locales pour le 18 janvier.

Le général Chanzy est mort subitement vendredi, à Paris.

On confirme la nouvelle que le gouvernement anglais va avoir un représentant officiel au Vatican.

La consécration de Mgr O'Brien, comme archevêque d'Halifax, aura lieu dimanche, le 21 janvier courant.

Les opérations du bureau de poste de Montréal ont augmenté de vingt pour cent durant l'année dernière.

L'autopsie a révélé que le cerveau de Gambetta pesait onze cents grammes (2 livres 3 onces.)

Les funérailles de M. Gambetta ont eu lieu, samedi, à Paris, en grande pompe.